

Autrefois la jeunesse turque se livrait à l'exercice du djérid dans la place de l'At-Meïdan, on y voyait accourir un grand nombre de spectateurs, beaucoup de femmes surtout, qui venaient admirer la vitesse des chevaux arabes ou tartares, et l'adresse des jeunes itch-oglans (pages). Depuis que l'on s'est occupé de réformer la discipline militaire, l'exercice du djérid est passé de mode; il passera tout-à-fait, comme la course des chars et les jeux du cirque. On ne voit plus dans l'At-Meïdan que les soldats des nouvelles milices rangées à la file et s'exerçant à la manœuvre européenne.

Avant de quitter l'Hippodrome, je dois vous parler de la mosquée d'Ahmed. On entre d'abord dans une cour assez vaste et plantée de beaux arbres: cette cour étant un lieu de passage, de petits marchands y étalent leurs boutiques ambulantes, comme à la porte de nos églises; mais on n'y voit point de pauvres, car il n'est pas permis de mendier à l'approche des mosquées. La seconde cour est environnée de deux rangs de colonnes qu'on dit avoir été enlevées aux ruines d'Éphèse et aux vieilles cités de la Troade; au milieu est une fontaine de marbre pour les ablutions. En jetant les yeux sur les coupoles de cette galerie extérieure, j'y ai vu des nuées de pigeons ramiers, qui sont là comme dans un colombier, et dont le roucoulement sauvage

se mêle à la prière des musulmans. L'extérieur de la mosquée, avec ses six minarets, ses cinq dômes et ses colonnades, a plus frappé mon attention que le temple de Sainte-Sophie. Les formes arabesques de cet édifice m'ont paru d'ailleurs plus en harmonie avec la physionomie pittoresque d'une cité musulmane. J'ai pu pénétrer jusque dans l'intérieur. La vaste enceinte de la mosquée n'offre que la simplicité grave et sévère d'un temple luthérien. Quatre énormes piliers soutiennent le dôme principal. Point de chaises, point de bancs, point d'autels. Des tapis et des nattes d'Égypte couvrent le pavé; on aperçoit sur les murs quelques inscriptions en lettres d'or; des vitraux de couleur ne laissent pénétrer sous la voûte sacrée qu'une lueur sombre; des lampes toujours allumées y remplacent la clarté du soleil. Près de la niche où se dépose le Coran, on m'a montré à droite la chaire où l'*imam* préside à la prière (*namaz*), à gauche, celle où le *khatib* prononce le *khoutbè*, ou prière pour le sultan, et fait un sermon tous les vendredis. Non loin de là, est une tribune grillée où le Grand-Seigneur assiste aux cérémonies religieuses. C'est dans la mosquée d'Ahmed que s'est accompli un des plus grands événements des temps modernes; c'est là qu'on déploya l'étendard du prophète contre les janissaires révoltés et que l'abolition de ce corps, si long-

temps redoutable, fut prononcée en présence des ulémas et du peuple assemblé.

A côté de la mosquée reposent les cendres du sultan Ahmed et de son fils Osman. Les Turcs n'ont pas de lieu destiné à la sépulture des princes. Le grand Soliman, Mahomet II, Bajazet, beaucoup d'autres sultans sont ensevelis auprès des mosquées qu'ils ont fondées, et les plus beaux monuments religieux de Stamboul étalent leur magnificence à côté d'une tombe impériale. Un *imaret* qui nourrit un grand nombre d'indigents est attaché à la mosquée d'Ahmed. La religion préside ainsi aux établissements de charité, et la maison des pauvres est comme une dépendance de la maison de Dieu. Il en est de même des établissements consacrés à l'instruction publique; chacune des grandes mosquées a son *medressé* ou collège, et sa bibliothèque ouverte à tous les hommes studieux; la science, d'après le Coran, est agréable à la Divinité; et répandre les lumières parmi les hommes, c'est répandre les bienfaits du Créateur. Cette maxime est admirable sans doute; mais il ne faut pas toujours juger une société par les maximes qu'on y débite.

Non loin de l'At-Meïdan, et sur la deuxième colline, on va voir une colonne qu'on appelait autrefois la colonne *purpurine*, et qu'on nomme maintenant la colonne *brûlée*. Une multitude d'échoppes adossées au piédestal empêchent d'en

approcher, et ces échoppes resteront là jusqu'au premier incendie. La colonne brûlée, enlevée à la ville de Rome, portait une belle statue d'Apollon, devenue ensuite la statue de Constantin¹. Au milieu du douzième siècle, la statue fut abattue et brisée, la colonne renversée par un violent orage. Cet accident parut un présage sinistre. Au temps du paganisme, on l'aurait attribué à la colère d'Apollon. Ce fut Manuel Comnène qui répara les ravages de la foudre, et, dans une inscription qui a été conservée, il s'adresse à Jésus-Christ, l'arbitre et le souverain du monde, le conjurant de protéger la capitale et l'empire. La colonne brûlée est formée de pièces de porphyre que le feu a noircies, et garnie de cercles de cuivre en bosse, qui cachent les jointures des pierres². Ces cercles de cuivre ressemblent à des chaînes, et la colonne d'Apollon m'a représenté de loin le génie des arts captif chez les barbares. Constantinople renferme encore d'autres monuments, ou plutôt d'autres ruines qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de l'art. L'une de ces ruines est la colonne de Marcien; elle est de marbre blanc et d'un seul bloc; elle a soixante-quinze pieds de

1. Des auteurs ont écrit que la tête de l'empereur était parée de quelques-uns des clous sacrés qui servirent au crucifiement du Sauveur.

2. Les jointures des pierres étaient autrefois cachées sous des nœuds de lauriers consacrés à Apollon.

hauteur; son chapiteau et sa base sont fort endommagés; on y remarque des aigles romaines, et la représentation presque effacée d'une femme, ce qui l'a fait appeler par les Turcs la *colonne de la fille*. L'emplacement de cette colonne était autrefois un jardin clos de murs, maintenant c'est un lieu découvert où croissent les orties et les mauves sauvages. Nous avons visité la colonne d'Arcadius, élevée sur le mont Zopolus, en face de l'ancien port des galères; on la regardait comme la rivale des colonnes de Trajan et d'Antonin; il n'en reste que la base, haute d'environ quatorze pieds, et dans laquelle se trouve un escalier orné de quelques bas-reliefs. A ce piédestal est adossée la hutte d'un pauvre Turc, qui vit de la curiosité des étrangers; il est le seul habitant du quartier qui ne s'étonne pas qu'on vienne voir un amas de pierres, ou plutôt un rocher informe, auquel les incendies ont ôté son éclat et sa couleur naturelle. Du haut de cette ruine on découvre un horizon assez étendu. Nous avons devant nous, vers la mer de Marmara, cette fameuse porte dorée, par laquelle entraient les triomphateurs, et le château des Sept-Tours, que Pierre Grelot appelait la Bastille de Constantinople. Ce voyageur français avait vu, au milieu du dix-septième siècle, la colonne d'Arcadius encore debout et dans toute sa hauteur; elle était alors environnée de maisons qui en inter-

disaient l'approche; on ne souffrait pas même qu'elle fût visitée par des chrétiens. Un jour qu'un voyageur osa se montrer au sommet de la colonne, son apparition suffit pour mettre en rumeur tout le voisinage¹; les uns le prenaient pour l'âme d'un empereur grec, qui venait prendre la place de la statue qu'on y avait vue autrefois; d'autres se persuadaient qu'on n'était monté sur la colonne que pour observer ce qui se passait dans les harems. Le voyageur imprudent fut arrêté, et conduit au milieu d'une multitude furieuse chez le sous-bachi, où il n'échappa que par miracle à la bastonnade. Aujourd'hui les étrangers peuvent voir sans crainte ce qui reste du vieux monument; mais la facilité de voir a produit l'indifférence; le nombre des curieux diminue tous les jours. Je suis sorti de l'escalier intérieur comme j'y étais entré, en passant par la hutte du pauvre musulman; celui-ci s'est plaint à nous de ce qu'on ne venait plus voir sa colonne; depuis trois mois il n'avait pas gagné de quoi fumer un tchibouk; sa baraque de bois tombait en lambeaux; il aurait bien voulu que nous prissions pitié de ses propres ruines, et que la curiosité des amateurs voulût

1. Pierre Gillius dit qu'il mesura soigneusement toutes les pierres dans l'intérieur de la colonne d'Arcadius, mais qu'il n'eut pas le courage de mesurer ainsi la partie extérieure, de peur d'avoir la tête coupée.

l'aider à se mettre à couvert de la pluie et du vent.

J'aurais pu me dispenser de vous parler de toutes ces ruines de Constantinople ; car d'autres voyageurs les ont décrites. Mais j'ai pensé qu'il n'était pas inutile de constater leur état présent. Elles changent et dépérissent chaque jour ; déjà plusieurs monuments qui avaient été observés dans les dix-septième et dix-huitième siècles, ont disparu ; ceux qui existent encore pourront bientôt disparaître à leur tour, et je serai peut-être le dernier voyageur qui les aura vus¹. Voilà donc ce que deviennent les ouvrages de l'homme ! il est triste de le savoir. Mais notre espèce humaine a l'esprit si bien fait, qu'elle ne voit que le beau côté des choses ; et sans songer à ce que le temps a tout-à-fait détruit, elle trouve toujours le moyen de s'admirer dans ce qui reste. J'ai pensé, mon cher ami, que vous étiez fait comme tout le monde, et j'ai voulu vous

1. Pierre Gillius qui visita Constantinople au commencement du dix-septième siècle, et Banduri, savant du dix-huitième, parlent de monuments qui existaient de leur temps et qu'on ne retrouve plus, tels qu'une colonne élevée sur la troisième colline et qui portait le nom de Théodose ; deux autres colonnes sur la septième colline, et la pyramide des vents qui se trouvait sur la place qu'on appelait *Forum Pistorium*. Cette pyramide des vents représentait, sur son piédestal, des animaux, des plantes et des fruits, des Amours folâtrant, de jeunes enfants qui soufflaient dans des trompettes d'airain ; un oiseau d'airain tournant sur lui-même, annonçait la direction des vents.

donner le plaisir des ruines, lorsqu'il en est encore temps.

Je n'ai point vu les anciennes citernes de Bysance ; la plupart sont comblées ; celle que les Turcs appellent la citerne des *mille colonnes*, renferme aujourd'hui une filature de soie. La capitale n'est plus approvisionnée d'eau que par des aqueducs qui l'apportent de Belgrade et de Pyrgos. Les Osmanlis ont conservé les aqueducs des empereurs grecs ; ils en ont construit de nouveaux. J'ai vu près de la porte oblique (Egricapou) le principal réservoir où l'eau arrive, et d'où elle se distribue dans tous les quartiers. Il n'est point de grande mosquée qui n'ait son bassin d'eau vive, point de rue qui n'ait sa fontaine. Un musulman, en quelque endroit de la ville qu'il se trouve, peut étancher sa soif ou laver les souillures de son corps et de ses vêtements. Souvent même, une tasse de fer, de cuivre ou de bois, suspendue par une chaîne au marbre d'une fontaine, s'offre à la commodité des passants. Aux yeux des Turcs, l'eau est un des grands bienfaits de Dieu, et leur charité fait en sorte que ce bien ne manque à personne.

Un voyageur ne peut oublier les tours et les murailles extérieures de Bysance ; ces murailles auxquelles Nicéas reprochait d'être restées debout, après la conquête des Latins, entourent encore de leurs débris l'enceinte de la cité. Je les

ai visitées plusieurs fois pour savoir par quel point les Sarrazins, les croisés et les Turcs avaient attaqué la ville. Ce qui reste des fortifications grecques, présente, surtout du côté de la terre, des points de vue fort pittoresques. Ici le lierre vivace grimpe le long des remparts et les couvre d'un tapis de verdure; plus loin des plantes et des arbustes se font jour à travers les jointures des pierres, et la plus riche végétation sort des flancs d'une muraille ruinée. Nous avons vu sur les sommets des tours, des arbres à fruits rouges, presque aussi gros que nos orangers des Tuileries. Dans une de nos promenades, j'ai cueilli d'excellentes figues à l'entrée d'une brèche qu'on dit avoir été ouverte par le canon de Mahomet II. Plusieurs portes de la ville conservent des inscriptions en l'honneur des empereurs qui les ont construites. Le temps a miné la pierre, ou rongé la plaque de fer sur laquelle elles ont été gravées. Les Turcs depuis la conquête, n'ont pas touché aux murailles de Bysance. L'année dernière, 1829, la pensée ne leur est pas venue d'y remuer une seule pierre, pour les mettre en état de défense contre les Russes. Il faut leur savoir gré, quel que soit leur motif, d'avoir respecté d'aussi belles ruines, et de nous les laisser telles que le temps les a faites.

En visitant les restes de l'ancienne Bysance, j'interroge quelquefois les souvenirs de nos vieux

chroniqueurs des guerres saintes, et j'aime à retrouver dans leurs récits les admirations naïves des temps passés. Plusieurs avaient vu la ville impériale en allant à Jérusalem. Vous allez juger de l'enthousiasme que leur inspirait un spectacle si nouveau pour eux. « O quelle grande et « belle cité! s'écrie Foucher de Chartres: que « de monastères et de palais! que de choses mer- « veilleuses sur les places publiques et dans les « rues!» Villehardouin n'exprime pas moins d'étonnement. « Ceux qui ne l'avoient encore vue, « dit-il, se mirent à contempler cette magnifique « cité, ne pouvant se persuader qu'en tout le « monde il y en eust une si belle et si riche: « particulièrement quand ils aperçurent ses hau- « tes murailles, et ses belles tours, dont elle « étoit revestue et fermée tout à l'entour, et ses « riches et superbes palais, et ses magnifiques « églises qui estoient en si grand nombre, qu'à « peine on se le pouvoit imaginer, si on ne le « voyoit de ses yeux. » On ne peut porter plus loin l'admiration; il est probable que nos deux chroniqueurs jugeaient ainsi Constantinople, par comparaison avec les villes de l'Occident, et qu'il se mêlait beaucoup d'ignorance à leur surprise. Je regrette toutefois qu'ils se soient bornés à nous exprimer leur étonnement, et que leur récit ne renferme que des notions vagues et incomplètes sur les merveilles qu'ils avaient sous les yeux.

Odon de Deuil, qui accompagnait Louis VII à la seconde croisade, parle de Bysance en observateur plus éclairé. Il partage l'enthousiasme de la plupart des pèlerins, mais il ne néglige pas de décrire avec quelques détails ce qu'il a vu. C'est dans son récit seulement que vous retrouverez la capitale des Grecs, telle que la virent les croisés. « Constantinople, c'est l'historien qui parle, « la gloire des Grecs, riche par la renommée « et par ce qu'elle renferme, a la forme d'un « triangle. A l'angle intérieur on voit Sainte- « Sophie et le palais de Constantin. La ville est « ceinte de deux côtés par la mer. En arrivant, « on a sur la droite le bras de Saint-George, et « sur la gauche le Havre ou la Corne d'Or, qui « s'étend à près de quatre milles. Au fond est le « palais qu'on appelle Blaquernes, bâti sur un « terrain bas, et qui se fait remarquer par sa « somptuosité, son architecture et son élé- « vation. Situé sur de triples limites, il offre à « ceux qui l'habitent le triple aspect de la mer, « de la campagne et de la ville. L'or y brille « partout, et s'y mêle à mille couleurs. Tout « y est pavé en marbre. Sur le troisième côté du « triangle de la ville, on voit la campagne; ce « côté est fortifié par un mur garni de tours, qui « s'étend depuis la mer jusqu'au palais, sur un « espace de deux milles. Dans plusieurs en- « droits la cité est privée de courants d'air; les

« riches couvrant les rues par leurs édifices, lais- « sent ainsi aux pauvres et aux étrangers les or- « dures et les ténèbres. Là se commettent des « vols, des meurtres et autres crimes que l'obscu- « rité favorise. Comme on vit sans justice dans « cette ville, qui a presque autant de maî- « tres que de riches, et de voleurs que de pau- « vres, les méchants n'y connaissent ni la crainte « ni la honte. Le crime n'y est puni par aucune « loi, et n'y vient à la connaissance de personne. « Cette ville excelle en tout; si elle surpasse toutes « les autres en richesses, elle les surpasse aussi « en vices. »

Dans un autre passage de son livre, l'aumô- nier de Louis VII revient sur Constantinople qu'il ne peut quitter. « Constantinople, dit-il, « superbe par ses richesses trompeuses, corrom- « pue et sans foi, a autant à craindre pour ses « trésors, qu'elle est redoutable pour ses perfi- « dies et ses infidélités. Sans sa corruption, elle « pourrait être préférée à tous les lieux pour la « température de son air, pour la fertilité de son « sol, et pour le passage facile qu'elle offre à la « propagation de la foi. Le bras de Saint-George « qui l'arrose, ressemble à une mer par la salure « de ses eaux et la fécondité de ses poissons, et « à un fleuve par la facilité qu'on a de le traver- « ser sept à huit fois dans un jour. »

On ne saurait exprimer à la fois plus d'admiration pour la ville de Constantin, et plus d'antipathie pour ses habitants. Nous devons croire, toutefois, que la description d'Odon de Deuil ne manquait pas de vérité au douzième siècle. Mais que de changements sont survenus! si Odon de Deuil pouvait revoir Constantinople telle que nous la voyons maintenant, s'il parcourait avec nous les rues et les places publiques de Stamboul, il ne retrouverait presque rien de ce qui charmait ou même de ce qui affligeait ses regards. Figurez-vous la surprise du moine de Saint-Denis, figurez-vous sa douleur de trouver partout des minarets et des mosquées à la place de ces nombreuses églises dédiées aux saints et à la Vierge, et de voir le palais et le harem d'un sultan à *cet angle intérieur* qu'habitait le clergé de Sainte-Sophie! Aux lieux où s'élevaient les magnifiques palais de Constantin, de Bucoléon, des Blaquernes, l'historien de la seconde croisade ne verrait que des cabanes, des maisons de bois et quelques grandes habitations que les Turcs appellent *serai* ou *konak*, dont les murailles nues, les fenêtres grillées, les cours solitaires offrent, au premier abord, l'extérieur d'un cloître ou d'une prison. Au temps des croisades, on ne voyait point encore ces bois de cyprès, que les musulmans ont consacrés aux

tombeaux, et qui, dans la ville et hors de la ville, couvrent partout les sépultures des morts. Les Grecs du Bas-Empire ne connaissaient pas non plus ces riches bazars qui sont un des ornements de la cité moderne. La belle colline de Péra, qui nous apparaît maintenant comme une autre cité, était, au moyen âge, couverte de figuiers et de vignes. Les larges fossés de la ville, protégés par une longue paix, étaient des jardins où croissaient toutes sortes de plantes et de légumes, où les empereurs entretenaient quelquefois des bêtes fauves. La capitale des Osmanlis n'offre plus ces constructions bizarres qui enfermaient certaines rues sous une voûte obscure et les transformaient en galeries souterraines. On ne retrouve plus dans Stamboul ni cette magnificence des grands, ni cette licence du peuple dont l'aumônier de Louis VII nous retrace une peinture si animée. C'est un autre luxe, une autre corruption, une autre société; ce sont d'autres pauvres et d'autres riches, d'autres misères et d'autres désordres, d'autres vertus et d'autres vices. Pour résumer la comparaison des différents âges de Constantinople, il me suffira de vous dire que les maisons, les édifices publics, les rues, le gouvernement, la religion, le peuple, tout est changé. Un voyageur des temps reculés ne re-

connaîtrait plus dans la ville impériale que sa position géographique et sa forme triangulaire, que ses sites ravissants et la beauté de son climat, que cette Corne d'Or qui ressemble à une mer, et ce détroit de Saint-George qui ressemble à un grand fleuve.

Je ne m'arrêterai donc plus sur ce qui nous reste de l'ancienne Bysance, car j'ai le projet de vous faire connaître la ville, telle qu'elle est de nos jours. Je veux donc étudier avec vous, non les révolutions des temps passés, mais celles qui sont arrivées de notre temps, et celles qui se préparent encore pour l'avenir. Nous laisserons la poésie des vieilles ruines, les inscriptions et les médailles antiques, pour observer les monuments contemporains et les médailles vivantes, je veux dire les lois, les caractères, et les physionomies de l'âge présent. Je porterai désormais mes études sur ce qui vit et respire, et non sur ce qui est mort et ne peut ressusciter. Vous pourrez voir, quand vous le voudrez, la ville de Constantin ou la ville des Césars, dans Banduri, dans Ducange, et surtout dans Pierre Gillius qui en sait là-dessus beaucoup plus que moi. Je ne vous parlerai plus, dans mes prochaines lettres, que de la ville des sultans, et de la population qui l'habite aujourd'hui.

M.

P. S. Pendant que j'achevais cette description que j'ai faite pour vous, je reçois votre lettre du 10 août, où vous me parlez des derniers événements de Paris. Il faut avouer que vos partis révolutionnaires vont plus vite que le temps. Ils ont déjà fait, en quelques semaines, plus de ruines que je n'en ai vu en Orient. Ce que vous m'écrivez, et ce que je vois ici, me familiarisent avec la triste pensée que tout doit finir sous le soleil, les peuples, les cités, et les empires. J'emploie mes journées à chercher les anciens temples et les vieux palais de Bysance. Le temps arrivera où des voyageurs, venus des pays lointains, chercheront de même, dans la capitale des Francs, l'emplacement du Louvre et des Tuileries. Les débris de l'empire grec sont devenus la proie des Turcs. Quels seront les barbares qui viendront un jour prendre notre place sur le territoire des Gaules? Vous qui connaissez si bien Paris, tel qu'il est maintenant, faites-moi un peu l'histoire de nos ruines futures, et dites-moi, je vous prie, ce qui restera un jour de l'église de Notre-Dame, du dôme des Invalides, de la colonne de la place Vendôme, de la statue équestre de Henri IV, etc. Je ne vous marque point d'époque pour vos prédictions; je sais que les révolutions sont toujours pressées de détruire; et, comme l'Attila de Corneille, elles

s'ennuient d'attendre. Mais, néanmoins, lorsqu'on parle de l'avenir, je crois qu'il est prudent de prendre de la marge; car il ne faut pas effrayer les bonnes gens, et s'exposer à des démentis.

MICHAUD.



PARIS.



A M. MICHAUD.

20 février 1831.

J'ai tardé à vous répondre, mon cher monsieur; il ne faut pas m'en vouloir; j'ai vraiment été fort occupé. Depuis l'arrivée de votre lettre, j'ai eu trois ou quatre émeutes à voir; cela prend beaucoup de temps, je vous assure. Mais il faut, avant tout, vous apprendre ce que nous entendons aujourd'hui par une émeute; car vos souvenirs pourraient bien vous tromper. Vous savez, et de reste, ce que c'est qu'une insurrection, une journée révolutionnaire, la victoire et la puis-